

de la Foire

La journée culturelle de la Chine à la FILT



Édito

La FILT, quel melting-pot !

La foire du livre est un haut lieu de rencontre des tous les acteurs du livre. Ministères, éditeurs, libraires, centres culturels, organismes culturels habitent l'espace pendant dix jours. Mais cette ruche sera vouée au silence en l'absence d'autrices et d'auteurs. Le monde ne s'arrêtera pas de tourner certes, mais il lui manquera les penseurs, les avant-gardistes, les visionnaires, celles et ceux qui analysent la société et son histoire ou les font revivre ; celles et ceux qui les recréent ou qui les conçoivent dans vingt, trente ou cent ans. Marquons une pause et imaginons un monde sans essayistes, sans romanciers, sans poètes, sans philosophes, sans dramaturges...

Suite p3



Rencontre-Débat

Pour comprendre l'art culinaire tunisien



Lorsqu'on parle de cuisine tunisienne, l'image qui vient immédiatement à l'esprit est faite de plats divers, sucrés soient-ils ou salés ; ceux qui font la réputation de la Tunisie entre et au-delà des frontières du pays. Pourtant la cuisine tunisienne dépasse le simple mélange d'ingrédients ou le seul fait de se nourrir. Elle obéit à tout un cheminement complet et complexe qui la hisse au rang d'art.

Pour mieux connaître ce patrimoine, un panel composé des professeurs Leïla Blili, Héra Msellati et Wissem Aribia été réuni autour de l'académicienne Sihem Missaoui pour analyser et apporter des bribes de réponse au thème de la rencontre « la culture des mets en Tunisie ». Chaque intervenant a choisi un angle spécifique pour aborder la question de la culture culinaire tunisienne. Professeure Leïla Blili a choisi l'époque husseinite, plus particulièrement, la nature des mets chez l'élite. Dans ses recherches, professeure Blili a constaté que la confection des plats n'avait pas subi d'influences externes, turques ou autre ; la cuisine était typique et locale. Elle a constaté également que la nourriture était commune à tout le monde car les ingrédients étaient les mêmes pour tous. Cependant, elle a noté que la famille beylicale jouissait d'un régime culinaire particulier, principalement en période de fêtes. Ainsi, le menu de mariage de Hamouda Bacha était composé de mets recherchés et coûteux à l'instar de la « mrouzia » pour laquelle on sacrifiait de nombreuses têtes de bétails. Aussi, pour le mariage du fils de Hassine Bey, la mère du marié, originaire de Gêne, a disposé des dragées sur le

lit, tradition observée jusqu'à aujourd'hui.

La question des traditions culinaires, Héra Msellati l'abordera du point de vue de l'autrice de « Piments et Compagnies », de la chroniqueuse radio et de l'amatrice de la cuisine tunisienne. L'origine des plats, de leur appellation a suscité l'intérêt de la chercheuse. Dans son travail de documentation, elle remarquera les similitudes dans les noms donnés aux mets. Ces équivalences témoignent d'un voyage des recettes d'une contrée à une autre où au contact des autochtones, elles s'adaptent à « sa nouvelle terre » car « la recette est la somme des recettes comme le mythe est la somme des mythes ».

La nourriture et le discours sur la nourriture ont un dénominateur commun : la langue expliquera professeur Wissem Aribi. En effet, la langue de la nourriture est un système complexe et codifié. La prononciation établit une distinction entre les hommes et les femmes. Se basant sur les coutumes de Matouia à Gabès, Wissem Aribi parlera de mets destinés aux hommes comme le foie lors de l'aïd Al Kébir ou encore de la boisson « légmi » interdite aux femmes. En revanche, la « tbikha » est un plat réservé aux femmes au même titre que la « hriba ».

La rencontre a mis en lumière la complexité de la culture culinaire en Tunisie. Essayer de l'affilier à une origine unique est impossible tant le foisonnement est grand et tant la succession des dynasties et des voyageurs est important. Chacun avec son apport a fait de la cuisine tunisienne un art aimé et apprécié, jamais égalé.

Raouf MEDELGI



LA LITTÉRATURE DANS LA PEAU : RENCONTRE AVEC BOUTHAINA AL ISSA

Une foire du livre c'est une mappemonde à l'échelle d'un salon d'exposition. Les continents se côtoient, se touchent, se croisent. Les pays n'ont plus de frontières et aller de l'un à l'autre ne nécessite ni passeport ni visa ; il suffit de franchir un pas. Ce pas lève aussitôt le voile sur l'inconnu, l'oublié ou le neuf. Franchir le seuil d'une foire du livre est donc un acte qui déclenche toute une série d'événements et parfois même des coups de théâtre. Il vaut mieux y aller sans plan et se laisser surprendre.

Le mercredi 24 avril 2024, le chiffre 4 étant à l'honneur, le tirage a sans aucun doute fait le bonheur de celles et ceux qui ont laissé leurs pas les guider jusqu'à l'espace Jérusalem où la grâce et la finesse se sont faites corps en la personne de l'écrivaine koweïtienne Bouthaina Al Issa. Née en 1982, son enfance a donc fatalement été marquée par une étape majeure de l'histoire de son pays natal, la guerre. Qui dit guerre, dit peur et attente. L'attente de la délivrance, l'attente aussi du pire. Elle a d'abord fait des études plutôt scientifiques, puis a décidé de se consacrer entièrement à une passion qu'elle n'a pu faire taire en elle, l'écriture, malgré la pression sociale et familiale dans un pays qui n'accorde de crédit qu'à la médecine et l'ingénierie. Tiens... cela nous dit quelque chose, n'est-ce pas ? Après une expérience professionnelle non concluante, car elle ne lui permettait pas de lire autant qu'elle le souhaitait, elle s'est consacrée à la littérature, et plus précisément à l'écriture de récits. C'est en nouvelliste qu'elle se fait connaître et

reconnaître en tant qu'autrice douée et primée. Elle s'implique également dans l'édition et l'action culturelle en rapport avec la lecture et l'écriture par la création d'ateliers et l'animation d'une plateforme d'écriture collaborative.

Bouthaina Al Issa fait partie des artistes qui se sont heurtés au durcissement de la censure vers la fin des années 2010 et qui continuent à croire en la nécessité de s'ériger contre toute velléité de formater les esprits et d'étouffer les consciences. Elle met son écriture au service de l'expression des sens, de la sensibilité, du sensible, car elle pense que c'est la forme la plus à même de toucher le lecteur et de s'adresser directement aux strates les plus profondes de son être. Les clivages perdent de leur puissance, car nul mur ne sépare le corps de l'esprit ; son passage par une école de médecine y est peut-être pour quelque chose. Elle accorde à l'écriture le pouvoir de créer l'émotion quelle que soit sa nature et de raviver la mémoire, surtout celle liée au trauma, à la souffrance, à la conjuration de l'ignoble. Elle jongle avec les descriptions, les dialogues, les personnages, en donnant une voix au silence, une présence à l'interdit, un relief à la nuance, un corps au texte et aux personnages.

Parlant de son travail d'écriture, Bouthaina Al Issa met l'accent sur l'importance de la mémoire autant que de l'imagination, sans oublier le temps de la relecture et du murissement de la pensée. La lenteur ne l'effraie pas et l'échange avec ses pairs non plus. Interrogée sur son avis quant aux amitiés entre écrivains, elle a mis en relief la spécificité de son origine

géographique qui, de l'Égypte à la Syrie, en passant par la péninsule arabique et la Palestine occupée, place la circulation de la pensée et de l'écriture au cœur de la créativité et de la production littéraires. Elle a fait l'éloge de la critique des auteurs à qui elle donne à lire ses œuvres avant leur publication qui, selon elle, ne peut que pousser à donner le meilleur de soi. L'écriture a ainsi beau être une activité solitaire, le regard de l'autre ne peut qu'être salutaire, selon ses dires.

Il est toujours édifiant d'écouter celles et ceux qui la pratiquent parler de leurs rapports à l'écriture. Cette séance dédiée à l'autrice koweïtienne Bouthaina Al Issa a montré, s'il fallait encore le faire, que l'artiste a tout intérêt à sortir du confort de son cabinet d'écriture et les lecteurs à quitter leurs fauteuils douillets, pour un dialogue des plus inspirants. Après avoir été interviewée par Basma Ben Slimène, l'autrice a aussi répondu avec tout autant de plaisir et d'humour aux questions du public constitué de ses lectrices et lecteurs. *In fine*, la question de la place et de la fonction de l'art a été soulevée. Quelle définition lui donner ? Quel intérêt lui accorder ? En ce qui concerne l'œuvre littéraire, il n'est plus à démontrer qu'elle ne donne pas de réponses, mais qu'elle soulève les questionnements. Face aux spectacles désolants ou au contraire magnifiques qu'offre le monde au quotidien, même si la première catégorie est la plus fréquente, la littérature ne peut se laisser dévier de son cours naturel, la créativité, pétrissant les maux, les désirs, les fantasmes, du bout des mots...

Rym KHERIJI

« Khrafa » de Refka Chaibi aux éditions Ibn Arabi :

Une invitation au rêve

Il y'a ce coup de cœur qui vous saute littéralement dans les yeux rien qu'en déambulant dans les ruelles de la Foire Internationale du Livre : c'est « Khrafa » de Refka Chaibi, conte en dialecte tunisien écrit et raconté par la journaliste, qui pour sa première parution a puisé dans le livre à succès de Yamen Manai « La sérénade d'Ibrahim Santos ».

Un conte à la couverture attractive haute en couleurs et qui rappelle le foulard tunisien de nos grands-mères, fleuri avec un fond souvent rouge. Le livre qui se lit d'une seule traite est présenté par son autrice Refka Chaibi, fière de sa première parution de livre. Elle nous déclare : « La sérénade d'Ibrahim Santos est un livre de Yamen Manai paru en 2010 et primé depuis mainte fois. J'ai eu l'honneur d'adapter ce roman en 2010 pour « Dream City » et de le publier 13 ans après, sous la forme d'un conte à l'origine présenté oralement à Dar Lasram. Les retours positifs qu'on a eus autrefois de la part du public, (généralement attentif aux histoires anciennes et urbaines dite à hautes voix) m'ont encouragé à affiner davantage cette version en conte écrit, en perpétuant ce plaisir en ouvrage. C'est une invitation à s'éloigner des écrans et à vivre dans un univers burlesque, qui rassemble grands et petits, et c'est une invitation au rêve, à l'imaginaire et à la Derja ».

L'autrice pointe ce déficit identitaire et le livre l'a renvoi à son vécu entre deux rives. L'importance de revenir au dialecte tunisien et à le sauvegarder dans une époque de mondialisation de la langue, telle est la mission de Refka Chaibi. « Je suis attaché à mon identité, je tiens à la sauvegarde de la Derja Tunisienne et à la tradition du conte, une coutume qu'on n'a pas envie de voir périr ». Conclut – elle.

Haithem HAOUEL

السبت 27 أفريل
15h

حصة توقيع

الكاتبة
رفقة الشايبى



كتاب ينزاد لموروث
تونس الأدبي و بالدارجة



قاعة جناح 1301

مكتبات ابن عربي
IBN ARABI EDITIONS

معرض تونس الدولي للكتاب
Foire Internationale du Livre de Tunis

الجمهورية التونسية
RÉPUBLIQUE TUNISIENNE
وزارة الشؤون الثقافية
MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES

UNESCO

المؤسسة الوطنية
للتربية
والثقافة
والسياحة
ETABLISSEMENT NATIONAL
POUR LA PROMOTION DES FÉSTIVALS
ET DES MANIFESTATIONS
CULTURELLES ET ARTISTIQUES
THE NATIONAL FOUNDATION
FOR THE DEVELOPMENT OF
FESTIVALS AND CULTURAL
AND ARTISTIC EVENTS

معرض تونس الدولي للكتاب
Foire Internationale du Livre de Tunis

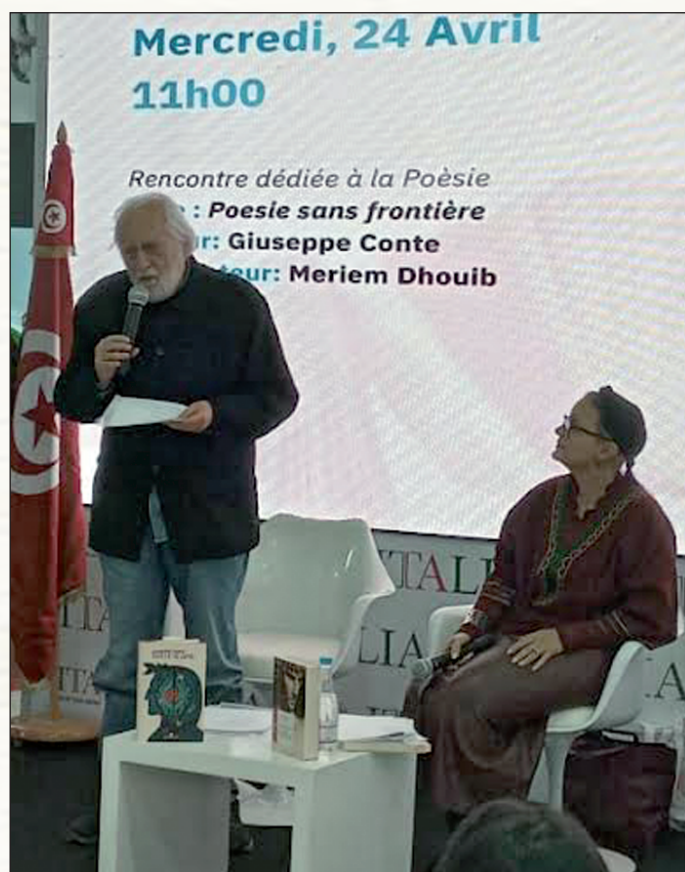
الجمهورية التونسية
RÉPUBLIQUE TUNISIENNE
وزارة الشؤون الثقافية
MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES

Rencontre dédiée à la poésie au pavillon italien: **La poésie me prend souvent comme une mer**

Si l'emprunt à Baudelaire semble audacieux, il est néanmoins légitime pour parler de Giuseppe Conte, lui qui avouera son admiration pour la sensibilité dont est dotée la poésie baudelairienne. Invité du pavillon italien le mercredi dernier, le poète a débattu de « la poésie sans frontières », thème de la rencontre. Accompagné par professeure Meriem Dhouib, l'échange a tourné autour du parcours de Giuseppe Conte, ses projets littéraires et sa vision sur l'humanité et son avenir.

D'emblée, la discussion a été axée sur la mer. Sa présence non seulement dans la poésie, mais aussi dans la pensée de Giuseppe Conte car elle est à l'origine de toute vie. Elle est aussi ce possible de parcourir les temps et l'espace puisqu'à travers les siècles, elle n'a cessé d'être au centre des préoccupations de l'homme. Sa redécouverte par Conte revient à son retour à sa Ligurie natale. A son contact, l'intérêt pour l'écologie prend un nouveau souffle, lui, qui milite depuis des années pour une sauvegarde de la nature et de la préservation de la faune et de la flore. Sa poésie comme ses écrits – Conte n'est pas seulement poète, il est également écrivain, essayiste, traducteur et éditeur – développent les thèmes de la nature et puisent leur inspiration dans la mer. Mais restreindre les préoccupations de Conte à la question écologique et à la mer est réducteur car le poète est soucieux de l'avenir de l'humanité. Les conflits, les guerres et les soucis que connaît la société moderne, il les impute à la loi du marché et à la logique économique moderne qui régissent le monde. Engagé, il évoquera son admiration pour le soufisme, voie incontournable pour que l'homme recouvre son humanité perdue. Le spirituel est la réponse au matérialisme du monde d'aujourd'hui.

Interrogé sur sa pratique de la poésie, Giuseppe Conte dira qu'elle va au-delà des frontières, qu'elle ne connaît pas les limites de l'espace et du temps ; encore moins les limites de la langue car sous le pseudonyme de Youssef Abdennour, il a écrit quarante-quatre chants d'Orient. Il ajoutera que ses livres sont traduits en arabe. Il voit en son art une manière d'unir les peuples. En 2003, il dénoncera la guerre en Iraq dans un poème lu à la « Rai Uno », première chaîne de télévision en Italie. Pour Conte



le poète est celui qui montre le chemin qui mène de l'ombre à la lumière. La poésie est porteuse d'espoir au même titre que le mythe. Ce dernier est un lieu commun, un héritage partagé par l'ensemble de l'humanité. Sa présence dans la poésie ou dans les autres écrits de Conte est semblable à sa présence dans les textes d'autres écrivains ou poètes. Giuseppe Conte renchérit en disant que l'appropriation d'un récit passe aussi par la traduction qu'il plie, pour sa part, à sa tradition.

En répondant à la question de Meriem Dhouib sur l'avenir et l'implication des jeunes dans la littérature, il dira qu'il a foi en une jeunesse qui se tourne de plus en plus vers le spirituel et l'ouverture sur l'autre. En côtoyant les jeunes poètes dans le cadre du « Festival des poètes de moins de trente ans » qu'il a fondé, il se dit que la relève est assurée et que l'espoir d'un avenir meilleur est permis pour l'humanité.

Raouf MEDELGI

Lamis Choucair, une présence libanaise à la FILT : Raconter l'histoire autrement

Lamis Choucair répond présent à la 38ème Foire Internationale du livre de Tunis pour la signature et la promotion de son nouveau livre au titre à connotation historique et qu'on pourrait traduire par « Didon, reine de Tyr et de Carthage ». C'est au pavillon des éditions «Dar Al-Nahar», que tout se passe.

L'auteure libanaise sera présente au pavillon cité le samedi 27 avril à 17h pour rencontrer ses lecteurs et dédicacer son livre dans le cadre d'une rencontre spéciale avec son lectorat.

«Didon, reine de Tyr et de Carthage» est le résultat d'une recherche approfondie basée sur des événements historiques qui se sont déroulés au 8e siècle avant J.-C. L'histoire raconte la vie de la «reine de Tyr et de Carthage».

L'histoire relate la vie de la reine appelée en arabe courant « Elyssa » ou Didon, souveraine de la ville de Tyr au Liban. Au fil des pages, l'auteure tisse une image nouvelle et loin des stéréotypes connus et véhiculée autour de ce personnage historique, en se basant sur des ouvrages scientifiques et artistiques et des rencontres avec des historiens et des intellectuels effectuées au Liban et en Tunisie. Elle a pu mettre en lumière la reine en affinant un récit inédit et pointu.

Elle relate également les faits historiques qui se sont déroulés durant sa régence dans un récit fluide qui met



en lumière le rêve ultime de Didon, ses ambitions mais aussi les conflits, les conspirations et les déceptions qui ont ponctué sa traversée et son vécu. Celle d'une femme régente qui quitte sa ville bien-aimée de Tyr pour fonder une seconde patrie, « Carthage ».

Lamis Choucair est écrivaine et productrice libanaise qui a dans de nombreuses productions télévisuelles et cinématographiques arabes et internationales ainsi que dans des ateliers.

Haithem HAOUEL

Suite Édito

Dur d'imaginer le vide intellectuel qu'un scénario pareil pourrait générer. Tant qu'il y aura des hommes et des femmes animés par l'écriture, un scénario semble ou inspiré de « Fahrenheit 451 », de Ray Bradbury, n'est pas prêt de se réaliser. Tant que des éditeurs continueront à croire au talent et au pouvoir des mots pour faire évoluer les mentalités et établir les ponts entre soi et l'autre, l'univers du livre et tous ses acteurs existeront pour le plaisir de lire, pour le plaisir de s'instruire. Alors la Foire est un édifice commun, une harmonie de groupe qui œuvre pour le bien-être de tous... même ceux qui la critique.

Raouf MEDELGI

Équipe de rédaction arabophone

Rédacteur en chef : Mohamed EL MAY

Équipe de rédaction :

Hayet ESSAYEB

Wahida EL MAY

Leila BOUROGAA

Malek ZAGHDOUDI

Équipe de rédaction francophone

Rédactrice en chef : Hind SOUDANI

Équipe de rédaction :

Haithem HAOUEL

Rym KHERIJI

Raouf MEDELGI

